

PARALLÈLES MYSTIQUES

A ma sœur Albertine, le jour
de sa première communion.

Ma sœur, ton front s'incline ainsi qu'aux vents d'été
Celui des lis neigeux au sein des solitudes...
Serait-ce qu'on aurait d'esquises attitudes
Lorsque l'on communie au Dieu de sainteté ?

Dis-moi, ma sœur, dis-moi pourquoi plus que naguère
Ton regard resplendit de paix et de douceur...
Serait-ce le regard que l'on aurait, ma sœur,
Lorsque l'on communie à ton Dieu de lumière ?

Dis-moi, pourquoi fais-tu ton parler, en ce jour,
Si suave et si doux qu'on s'émeut à l'entendre :
Dis-moi, ma sœur, la voix se fait-elle plus tendre
Lorsque l'on communie à notre Dieu d'amour ?



De l'Ecole Littéraire

M. A.-N. MONTPETIT

L'éternelle Faucheuse a moissonné, et ses coups sont tombés sur les Lettres cette fois encore.

A peine nous remettons-nous de la douleur causée par la disparition de Faucher de Saint-Maurice, voici que nous déplorons la perte d'un autre littérateur, l'un de nos fiers travailleurs, un amant passionné des livres, véritable éducateur par son œuvre.

Né le 4 juillet 1840 sur la rive même du majestueux Saint-Laurent, en cet endroit célèbre, Beauharnois, par son patriotisme en 1838, lors des grandes revendications de notre peuple foulé aux pieds ; né quand ces événements venaient à peine de se produire, A.-N. Montpetit ne pouvait avoir que des sentiments élevés, un caractère noble et chevaleresque, une religion douce et éclairée, un amour sans borne pour sa patrie.

Tel il fut.

Ses parents le confièrent aux professeurs du collège de Saint-Hyacinthe, où il coudoya des jeunes gens devenus plus tard l'orgueil du pays ; nous citerons, entre autres, sir Alexandre Lacoste, sir J.-A. Chapleau, le juge Rainville, Alphonse Lusignan, François Langelier, Mgr Gravel, le Révd Père Gendreau, supérieur des Oblats d'Ottawa, etc.

Après de brillantes études, M. Montpetit prit ses grades comme avocat en 1862.

Ses préférences, ses goûts, son amour du beau, le portèrent presque aussitôt vers le journalisme : il était littérateur dans l'âme. Il délaissa sa profession : la plume avait plus de charme pour lui que le Palais.

Il commença par fonder le *Colonisateur* et la *Gauche*, formant son style, fixant sa manière d'écrire.

L'hon. M. Chauveau, alors ministre de l'Instruction Publique, le prit comme secrétaire : c'était un choix judicieux.

Vers 1870, il fonda l'*Opinion Publique*, prédécesseur de notre MONDE ILLUSTRÉ, le premier journal littéraire illustré de la province de Québec. Parmi les nombreuses et remarquables pages qu'il publia dans ce journal, nous mentionnerons l'"Histoire des Hurons" de Lorette, qui eut un grand et légitime succès.

Il fut, pour ces descendants des enfants des bois de notre pays, un ami toujours dévoué : aussi, ces fidèles alliés des Français le nommèrent-ils leur chef à titre honorifique.

Un trait montrera sa bonté, son grand dévouement. La tribu Huronne, de Lorette, n'avait ni église, ni chapelle. Le village décida d'écrire au Grand Chef de la Prière, à Rome, afin de lui demander cette faveur et plusieurs autres encore. Les Hurons correspondaient, en effet, directement avec le Saint-Père.

Mais qui allait fixer leur pensée sur les blanches ailes devant les porter au pied du trône pontifical ?

Ils se rappelèrent leur historien ; les anciens, s'étant assemblés, lui communiquèrent le vœu de la tribu. M. Montpetit s'empressa d'acquiescer à leur

demande, exposa, dans une touchante supplique en langue huronne le désir de ses amis : le Grand Chef de la Prière pencha son oreille vers ses fidèles enfants, ouvrit pour eux son noble et grand cœur ; avec une touchante sollicitude, il accorda tout, bénissant les anciens, les jeunes, les familles.

Etant amant des Lettres, M. Montpetit protégea ceux qui entraient, timides, dans cette carrière si ingrate, que nulle ne lui peut être comparée. Soyez de la plus parfaite orthodoxie ; il se trouvera quelque part un grincheux essayant de vous prouver que vous avez tort. Ecrivez, tout en vous dévouant à ceux qui entr'ouvrent leurs ailes mal assurées : vos écrits seront disséqués, on les passera au crible, non de la critique, mais de la haine ; tout en vous singeant, on vous daubera, en quel style !..

J'ai vu nos gloires littéraires honnies, maltraitées, vilipendées : j'ai connu les mobiles poussant les contempteurs, j'ai été forcé de vérifier, une fois de plus, ce que nous enseignent et, sans aucune doute, nous enseignera jusqu'à la fin des temps l'expérience des siècles—expérience que, dans mes nombreuses pérégrinations, j'ai faite moi-même—: "Si vous voulez vous faire un ennemi de quelqu'un, faites-lui du bien." Il y a d'heureuses exceptions : combien elles confirment donc fortement la règle !

M. Montpetit, en littérateur délicat—c'est-à-dire ayant un grand cœur—aimait les enfants. Si, d'après Charlet, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien, ce qu'il y a de meilleur dans la création, ce sont les enfants. Ils n'ont pu encore se perfectionner dans les sentiments bas ; ils possèdent encore dans sa plénitude cette franchise adorable exposant sans détour l'amour vrai, sincère. Ayant aimé les enfants, M. Montpetit leur consacra une grande part du travail de son intelligence, et fit pour eux une "Série de Livres de Lectures," livres que le gouvernement eut la sagesse de répandre dans les écoles. Ce travail est hautement estimé : il le mérite. L'Académie de France l'a couronné : cela ne venge-t-il pas notre regretté confrère des coups d'épingle rouillée de quelques-uns ?

Il composa aussi une *Géographie* ; publia l'*Amiante*, c'est le million ; les *Hommes Forts*, dont on se rappelle le prodigieux succès ; *Metgermette*, *Sus au loup marin*. Enfin, il venait de nous doter du superbe ouvrage *Les Poissons d'eau douce*, dans lequel il s'est montré profond observateur, vrai connaisseur en histoire naturelle.

Nous ne parlerons pas des sottises attaques qui lui valut ce magnifique ouvrage : c'est un malheur, devant les sots et les envieux, que d'avoir de l'esprit.

M. Montpetit laisse en outre un grand nombre de manuscrits : nous osons espérer que son excellente famille trouvera le moyen de faire paraître ces œuvres parmi lesquelles il y a de jolis romans empreints de l'amour de la famille, de l'amour de ce beau Canada.

En 1866, M. Montpetit épousait Mlle Adèle Labelle, sœur de Ludger et d'Elzéar Labelle : Ludger est bien connu dans le monde politique où il a brillé ; Elzéar s'en est distingué comme homme de Lettres.

De ce mariage naquirent un grand nombre d'enfants : en les formant, A.-N. Montpetit se formait lui-même son rôle d'éducateur. Il était pour eux plutôt un tendre ami, un conseiller de chaque instant ; aussi, comprenons-nous leur profonde affliction, à laquelle nous nous permettons de prendre une bien vive part.

Mais que dirons-nous de la douleur de sa fidèle et aimante compagne ? Trente-deux ans de bonheur—et ce bonheur rompu, cette chaîne d'or brisée tout à coup et tout d'un coup, n'est-ce pas une réelle désespérance ?..

Mais non, madame, vous ne pouvez n'avoir plus que les larmes, la souffrance : le souvenir du bien-aimé disparu est près de vous, vous protège, vous garde ; sa grande âme plane sur votre tête, elle vous murmure les douces et consolantes paroles : "Aime-moi—je t'aime encore—!.. Rappelle-toi, vis pour nos enfants... jusqu'à ce que tu viennes occuper la place que Dieu te prépare à mes côtés pour l'éternelle réunion d'amour."

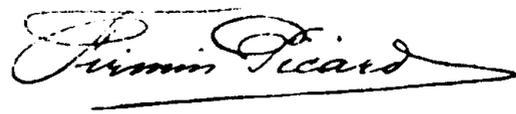
L'entendez-vous ?.. N'êtes-vous pas rassurée au suave bruissement de ses ailes ?

M. Montpetit était plein de la plus aimable charité : n'est-ce pas naturel, chez un vrai littérateur, et n'est-ce pas, dites-le-moi, ce qui le distingue des pseudo-littérateurs ? Il donnait sans compter, travaillant plus fort pour combler le déficit : la question du paupérisme serait résolue—et même la terrible question sociale—si des hommes de ce genre étaient plus nombreux dans chaque Etat.

Nous pleurons sur cette fosse toute fraîche encore, où s'est éteint l'un des derniers et rares rayons de "auréole du Canada. Nous n'avons plus, de la pléiade de talents ayant brillé aux cours de notre siècle mourant dans les deuils, que Fréchette, Garneau, Buies, Royal, Dansereau, sir W. Laurier, sir A. Chapleau, juges Routhier et Langelier, DeCelles, Anger, David, LeMay, Legendre et Sulte : entourons-les de vénération dès maintenant, afin de ne point nous entendre répéter ces paroles si vraies, dites encore à propos de notre regretté Montpetit :

"Ce n'est qu'à partir de sa mort qu'un écrivain, un artiste quelconque, commence à être apprécié de ses contemporains."

De nouveau, nous prions la famille explorée d'agréer nos condoléances ; puissent nos vœux être exaucés—et leur cher défunt jouira de l'éternelle béatitude.



ADIEU

A Mlle R. A. de Bellefeuille.

Hélas ! tout parle de bonheur,
Le ciel bleu sourit à la terre ;
Autour de moi tout est lumière
Mais tout est sombre dans mon cœur.
C'est que loin de ce doux rivage
Tu vas chercher d'autres climats
O toi dont je garde l'image,
Puisses-tu ne m'oublier pas.

Ainsi, c'est donc vrai ! vous partez, là l'aiguille éternelle vient douloureusement marquer l'heure de nos adieux ; la cruelle cloche du départ nous appelle. D'une voix ferme, elle vous commande de partir sans vous soucier de la tristesse et des pleurs de vos amis. Et vous, trop fidèle à cet appel, en vous laissant au cœur une douleur amère, vous allez bientôt fuir vers de plus vastes cieux, semblable à l'heureuse hirondelle qui, aux premiers jours d'avril, s'empresse de traverser les airs afin de retrouver le cher toit hospitalier où, l'an dernier, elle avait construit son nid doux et soyeux.

Vous vous hâtez, vous aussi, d'aller vers le brillant Montréal, où des êtres chers vous appellent d'une voix tremblante d'émotion, vous tendent les bras avec une joie caressante : car vous êtes leur âme aimante autant que belle, le rayon de leur vie, l'astre de leurs yeux.

Partez donc, puisque ainsi la vie en tout est faite d'ombres, qu'il y a constamment des ronces sous les fleurs : nous tous amis fidèles, nous nous rappellerons votre court séjour dans la vieille cité de Québec, où si souvent, par votre amitié qui fait tant de bien, vous avez soulagé une âme anéantie par l'épreuve ; où tant de fois, par votre gaieté entraînant, vous avez ajouté du bonheur à un cœur déjà heureux.

Mais que cet adieu qui tremble sur nos lèvres ne soit que l'aimable avant-coureur d'un doux revoir prochain ; là-bas malgré les joies qui vous attendent, souvenez-vous quelquefois de vos amis, de vos amies, qui ne vous voient partir qu'avec regret ; aimez à vous rappeler, dans vos heures de solitude, ces soirs trop vite enfuis où la tendresse, l'amour et le rêve remplissaient nos cœurs d'une si vive allégresse.



Le temps présent colore de teintes trompeuses les verres à travers lesquels on regarde tour à tour le passé et l'avenir.—Comte de NUGENT.